

## Lumen

Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies  
Travaux choisis de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle

LUMEN

# Observations de Mme de Graffigny et de Devaux sur la dramaturgie de Destouches

Marie-Thérèse Inguenau et David Smith

Volume 32, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015481ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015481ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle

### ISSN

1209-3696 (imprimé)

1927-8284 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Inguenau, M.-T. & Smith, D. (2013). Observations de Mme de Graffigny et de Devaux sur la dramaturgie de Destouches. *Lumen*, 32, 17–30.  
<https://doi.org/10.7202/1015481ar>

# Observations de Mme de Graffigny et de Devaux sur la dramaturgie de Destouches

MARIE-THÉRÈSE INGUENAUD

*Université de Paris*

DAVID SMITH

*Université de Toronto*

Les volumes 14 et 15 des lettres de Françoise de Graffigny, qui couvrent les six dernières années de sa vie, montrent qu'elle correspondait, entre décembre 1750 et mai 1754, avec l'auteur dramatique Philippe Néricault Destouches. Nous avons retrouvé vingt-quatre des lettres qu'il a adressées à l'auteur de *Cénie*, la plupart inédites. En revanche, seule la première lettre de Mme de Graffigny à Destouches nous est parvenue, mais grâce à sa correspondance avec François-Antoine Devaux, on sait qu'elle lui a répondu. Ces deux correspondances de Mme de Graffigny — avec Devaux et avec Destouches — ont donné lieu, d'une part à un article qui contient le texte des lettres de Destouches avec nos commentaires, et d'autre part au présent article, dans lequel nous nous proposons d'examiner les observations de Mme de Graffigny et de Devaux sur les comédies de Destouches. Nous verrons qu'elle y est moins favorable que son ami lorrain, et qu'elle ne se reconnaissait aucune dette littéraire envers le dramaturge, même si elle a un peu changé de ton après avoir fait sa connaissance personnelle.

La culture théâtrale des deux correspondants était très étendue<sup>1</sup> et Destouches est l'un des dramaturges qu'ils connaissaient le mieux.

---

1. Voir la thèse de doctorat de Charlotte Simonin, « Un nouveau regard sur le théâtre du XVIII<sup>e</sup> siècle: Mme de Graffigny, lectrice, spectatrice et dramaturge » (Université de Nantes, 2008), et celle de Dorothy Arthur, « Autour de *Cénie*: le

Rien d'étonnant à cela, quand on sait qu'aucun auteur comique du XVIII<sup>e</sup> siècle n'a été joué plus souvent, non seulement sur les planches parisiennes, mais aussi en Lorraine, que Mme de Graffigny n'a quittée qu'en 1738 à l'âge de 43 ans. Elle avait l'habitude d'acheter les pièces de Destouches, pour elle-même et pour Devaux, à mesure qu'elles sortaient des presses de Prault père, et allait régulièrement voir ou revoir ses pièces au Théâtre-Français aussi souvent que ses moyens le lui permettaient. En 1743, par exemple, elle accompagne une amie pour voir une reprise du *Philosophe marié*<sup>2</sup>. Elle y retournera deux fois en 1751<sup>3</sup>, et encore une fois deux ans plus tard<sup>4</sup>. Elle assiste quatre fois au *Glorieux*, deux fois à *La Force du naturel*. Elle évoque encore beaucoup d'autres pièces, sans qu'on puisse toujours savoir si elle y a assisté elle-même ou si elle n'en parle que par ouï-dire.

Pour commenter les menus incidents de leur vie quotidienne, les deux amis adorent citer leurs auteurs favoris. S'ils mentionnent fréquemment Molière, Corneille, Racine et Regnard, ils aiment également se référer à leurs contemporains. De Destouches, ils citent surtout les deux pièces les plus célèbres, *Le Philosophe marié* (1727) et *Le Glorieux* (1732). Ils affectionnent deux répliques du *Glorieux* : « Vous mentez à présent ou vous mentiez tantôt<sup>5</sup> » et « Chassez le naturel, il revient au galop<sup>6</sup> », cette dernière étant d'ailleurs devenue proverbiale. Ils puisent aussi abondamment dans *Le Philosophe marié*. Ainsi Devaux, pour marquer son approbation d'un mariage lorrain qui se heurte à l'opposition familiale, reprend une déclaration de Céliante : « Je soutiens qu'il [le mariage] est bon et bon par excellence<sup>7</sup>. »

---

témoignage épistolaire de Françoise de Graffigny sur son succès théâtral en 1750 » (Brown University, 2009). Nous remercions ces deux collègues de leurs précieux conseils.

2. 9 octobre 1743, Graffigny Papers, Yale University, vol. XI, p. 189 ; cité dans la *Correspondance de Madame de Graffigny*, éd. J. Alan Dainard et al., Oxford, Voltaire Foundation, 1985-, 15 vol. (dont 13 sont déjà parus), IV, p. 406, lettre 600. Nos références aux lettres de Mme de Graffigny seront désormais limitées à leur date. Pour les citations de Devaux, nous ajouterons également une référence à la *Correspondance* ou aux Graffigny Papers. Nous modernisons le texte de toutes nos citations.

3. Le 28 mai et le 1<sup>er</sup> juillet 1751.

4. Le 16 mars 1753.

5. Acte IV, scène 1 ; Devaux : 27 janvier 1744, Dainard, V, p. 72, note 17 ; Graffigny : 15 février 1745, 20 août 1745, 22 octobre 1745.

6. Acte III, sc. 5 ; 29 mars 1744. En fait, il s'agit d'une citation d'Horace : *Naturam expelles furca, tamen usque recurret* (*Épîtres*, livre 1, épître x, vers 24).

7. Acte V, sc.7 ; 12 juin 1743, Dainard, IV, p. 317, note 23.

Les allusions au texte de Destouches viennent comme naturellement sous la plume de Mme de Graffigny. Pour évoquer les chagrins de sa grande amie, l'actrice Jeanne Quinault, elle écrit : « Elle pleura et nous aussi (afin que Destouches ait raison) », reprenant l'observation de Lisimon : « Qu'une femme pleure, une autre pleurera<sup>8</sup>. » Ou bien : « Il faut être comme l'homme du *Glorieux*, admirer et se taire », citant ainsi Philinte qui dit à Lisette : « Et je ne veux ici qu'admirer et me taire<sup>9</sup>. » Ou encore, pour exprimer son affection pour Bagard, médecin lorrain de ses amis, Mme de Graffigny écrit : « Je l'aime toujours et je ne mourrais jamais que de sa main s'il demeurait ici<sup>10</sup> », phrase dans laquelle Devaux ne peut manquer de déceler une réplique de Céliante : « Si j'étais votre femme, et qu'on eût ce dessein, / Votre oncle ne mourrait jamais que de ma main<sup>11</sup>. » Mais sa correspondante en déforme volontairement non seulement la lettre mais l'esprit. Dans le texte de Destouches, Céliante éprouve une réelle hostilité envers Géronte, l'oncle d'Ariste, coupable d'avoir voulu faire casser le mariage de son neveu avec la sage Mélite. Mme de Graffigny veut au contraire exprimer une amitié sincère et n'utilise la citation de Destouches que pour y ajouter une pointe d'ironie, puisqu'il va de soi que le docteur n'est là que pour tuer son malade !

C'est encore dans le théâtre de Destouches qu'elle choisit spontanément les surnoms dont elle désigne discrètement certaines personnes. Lorsque Mlle Quinault prend ses grands airs, elle la surnomme Céliante, rôle qu'elle avait créé en 1727 : « Elle était hier Céliante, et Céliante chargée. Je ne puis la souffrir quand elle est ainsi<sup>12</sup>. » De même, elle affuble une de ses connaissances, Mme de Lévis, du surnom de Ragonde, vieille veuve figurant dans *Les Amours de Ragonde* (1742), opéra comique de Mouret dont Destouches venait de remanier le livret. Le comte de Caylus, son ami du Bout-du-Banc, est surnommé Lisimon, comme un personnage du *Glorieux*. « Appelons[-le] Lisimon, écrit-elle, il n'y ressemble pas mal pour l'humeur et la figure<sup>13</sup>. » Le

8. *Le Glorieux*, acte III, sc. 9 ; 14 juillet 1744.

9. Acte II, sc. 5 ; 23 juin 1745.

10. 10 février 1744 ; v. aussi la même plaisanterie à propos d'Hunauld (11 décembre 1742).

11. Acte V, sc. 9.

12. 8 octobre 1750 ; v. aussi 17 août 1745, 15 septembre 1745, 25 juin 1747, 16 janvier 1750, 1<sup>er</sup> décembre 1750, 26 décembre 1750, 22 septembre 1751, 21 mars 1752.

13. 13 janvier 1743.

duc de Richelieu ressemble au comte de Tufière, baron de Montorgueil, « pour le ton et l'air, d'un froid à glacer<sup>14</sup> » ; « c'est précisément le ton du comte de Tufière : il parle trop souvent de ses aïeux et en parle comme pourraient faire les Montmorency<sup>15</sup>. » Enfin, elle critique ainsi Devaux : « Tu payeras ton imprudence, je t'en réponds, et tu deviendras le Curieux impertinent<sup>16</sup> », titre de la première comédie de Destouches, jouée en 1710.

Elle va jusqu'à reconnaître tout de suite les emprunts que font d'autres auteurs à l'œuvre de Destouches. Elle trouve, par exemple, que le plan des *Caprices du cœur et de l'esprit* de La Drevetière est semblable à celui des *Philosophes amoureux* de Destouches<sup>17</sup>. Une scène du roman de Mouhy, *Mémoires d'Anne-Marie de Moras*, lui semble empruntée à *La Fausse Agnès*, où Angélique « dit des bêtises » pour se débarrasser d'un prétendant importun<sup>18</sup>.

Devaux partage avec sa correspondante cette connaissance approfondie du texte, mais il y joint une familiarité que n'a pas Mme de Graffigny. Car on joue souvent Destouches à Lunéville, en public ou en privé, et Devaux se trouve chaque fois très intimement mêlé à ces représentations, qu'il se contente d'y assister — mais il connaît alors la plupart des acteurs —, ou qu'il y joue lui-même, comme le montrent les comptes rendus très détaillés qu'il envoie à Paris. Au début de mai 1740, on donne *Le Philosophe marié* au château, en présence du roi Stanislas. L'amie des deux correspondants, Clairon Lebrun, y joue « divinement » le rôle de Mélite, et sa sœur Denise celui de Finette « avec un goût, une finesse, une vivacité » qui lui valent un compliment du roi, mais Devaux regrette que le rôle de Céliante soit massacré par une nouvelle actrice qui joue « comme quatre cochons<sup>19</sup> ». La pièce est reprise quatre ans plus tard, devant le roi Stanislas et deux de ses petites-filles de France, avec Mlle Gardel dans le rôle de Céliante et Charles Ducoin dans celui du marquis Du Lauret<sup>20</sup>. Entre-temps, il annonce en 1742 que *L'Ambitieux* est « sur notre répertoire » et en

14. 24 mai 1739.

15. 16 août 1739.

16. 7 juillet 1744.

17. 9 juillet 1739.

18. Acte II, sc. 6 ; 25 décembre 1739.

19. 9 mai 1740, Dainard, II, p. 398, note 19.

20. 25 septembre 1744, Dainard, V, p. 496, note 4. Mlle Gardel était le nom de théâtre de Jeanne-Louise Dartenay.

demande un exemplaire<sup>21</sup>, et le même mois il mentionne une répétition du *Philosophe marié*, où sa maîtresse, Mme Lemire, tient un rôle<sup>22</sup>. *Le Glorieux* est joué en 1743 « sur le petit théâtre des Bosquets », et un nommé René d’Herval, acteur au ventre « pointu », s’acquitte à merveille du rôle du comte de Tufière<sup>23</sup>. En août 1749, Clairon Lebrun joue, devant le roi et la vieille princesse de Craon, dans *Le Curieux impertinent*, mais sans amuser Devaux<sup>24</sup>.

Il lui arrive de jouer lui-même lors de représentations privées des pièces de Destouches. Le regard qu’il porte sur cette partie de son activité n’est pas exempt d’humour. Lors de son séjour à Lunéville en 1748, la marquise Du Châtelet organise une représentation des *Amours de Ragonde*, puis de *La Fausse Agnès*. Dans la seconde pièce, publiée en 1736 mais non encore jouée à Paris, elle assigne d’abord à Devaux le rôle secondaire du Président, mais « ces belles dames changent plus souvent de projets que de chemises<sup>25</sup> », et il finit par jouer le rôle tout aussi insignifiant du baron de Vieuxbois<sup>26</sup>. Il fournit à cette occasion une précieuse liste des pièces représentées à Lunéville à l’époque et des rôles qu’il y a lui-même joués. En 1749, il sort avant la fin de deux reprises désastreuses qu’il qualifie de « cacades ». En avril, la petite actrice allemande qu’il a fait engager pour jouer dans *Le Philosophe marié* joue si mal que tout le monde lance à Devaux « des regards plaisamment foudroyants<sup>27</sup> ». Le mois suivant, c’est Clairon Lebrun qui ne sait pas son rôle dans *La Fausse Agnès* et répond à tort et à travers, tandis que Saint-Lambert, au lieu de souffler, rit aux éclats<sup>28</sup>.

Cet intérêt constant des deux amis pour Destouches ne se traduit pas par une identité de point de vue. Devaux admire Destouches. Sa lecture le console et l’apaise, comme ce soir de 1744, où boudé par sa maîtresse Mme Lemire, il la quitte « pour jouir de [s]on loisir au coin

21. 9 novembre 1742, Dainard, III, p. 453, note 13 ; il doit répéter sa demande le 25 mars 1743 (Dainard, IV, p. 219, note 27).

22. 11 novembre 1742, Dainard, III, p. 448, notes 8 et 9.

23. 16 juin 1743, Dainard, IV, p. 342, note 16.

24. 18 août 1749, Dainard, X, p. 172, note 9. Signalons en passant que ces représentations et ces comédiens ne figurent pas sur le site *César*.

25. 18 septembre 1748, Dainard, IX, p. 267, note 28.

26. 7 décembre 1748, G.P., XLII, p. 260.

27. 14 avril 1749, Dainard, IX, p. 488, note 7.

28. 22 mai 1749, Dainard, X, p. 48, note 7.

de [s]on feu » en lisant *L'Irrésolu*<sup>29</sup>. Il propose Destouches comme modèle à Mme de Graffigny, à qui il recommande d'écrire *Cénie* en vers : « Ouvrez Destouches, dit-il, vous verrez<sup>30</sup>. » « Lisez Destouches », ajoute-t-il un peu plus tard, en l'assurant que les enjambements sont permis dans la comédie<sup>31</sup>. Mme de Graffigny est loin de partager cette admiration. Elle ne le donne en exemple à son ami lorrain que pour l'inciter malicieusement à imiter sa patience et sa modestie. Lorsque Devaux attend longuement et avec anxiété que le Théâtre-Français donne sa pièce *Les Engagements indiscrets*, elle lui rappelle qu'« il y a deux ans que Destouches attend une place à se fourrer avec une pièce à la main<sup>32</sup> ». Lorsqu'il proteste contre les corrections exigées par les comédiens, elle déclare : « Combien croyez-vous que Destouches a jeté de pièces au feu qu'il croyait très bonnes et qu'on lui a fait voir mauvaises<sup>33</sup>. » Elle les oppose également à propos de « l'amour-propre des auteurs » : « Les Destouches et les Marivaux, les Boissy et les La Chaussée ne seraient pas ce qu'ils sont s'ils avaient eu un amour-propre aussi mal tourné que le tien. Va-t-en au diable ! Tiens, voilà un bon coup de pied dans le cul que je te donne<sup>34</sup>. »

Mais pour ce qui est de l'œuvre de Destouches, son jugement est le plus souvent négatif. Sans doute est-ce d'ailleurs un peu pour provoquer Devaux qu'elle émet des opinions aussi sévères. *Le Glorieux* l'ennuie tant que même avant son départ de Lorraine en 1738, elle et Devaux s'étaient endormis en le lisant<sup>35</sup>. Le 17 septembre 1741, elle classe *La Belle Orgueilleuse* parmi les pièces « pitoyables ». Une semaine plus tard, elle mentionne l'échec de *L'Amour usé*, qui n'a eu qu'une seule représentation et qu'on a eu « toutes les peines du monde à finir ». Lors de la parution en 1745 du dernier volume des *Œuvres de théâtre* de Destouches, elle lit, ou fait lire par son locataire Pierre Valleré, des

---

29. 26 février 1744, Dainard, V, p. 126, note 21. Signalons l'excellente édition de cette pièce préparée par John Dunkley (Paris, Société des textes français modernes, 1995).

30. 10 août 1745, Dainard, VI, p. 537, note 5.

31. 19 août 1745, Dainard, VI, p. 538, note 5.

32. 30 mai 1743.

33. 14 août 1744.

34. 9 septembre 1744.

35. 29 octobre 1744 ; v. aussi 23 décembre 1744. Signalons que Voltaire qualifie cette comédie de « bien écrite mais [...] froide par le fond et par la forme » (lettre à Cideville du 3 février 1732, Best. D459).

pièces non encore représentées. Elle trouve *L'Homme singulier* « pitoyable : le caractère manqué, et ni bon sens ni raison dans toute la pièce<sup>36</sup> ». Quant à *L'Aimable Vieillard*, « ce caractère peut être vrai une fois dans mille siècles, mais il n'aura jamais la vraisemblance théâtrale. Je répondrais bien de la sifflerie<sup>37</sup> ».

Au début de 1750, elle est sans pitié pour *La Force du naturel*<sup>38</sup>, qui prétend montrer « qu'un homme né de parents obscurs, quelque éducation qu'il reçoive, aura toujours de bas sentiments, et que celui, au contraire, dont le sang sera illustre, pensera d'une manière noble, quoiqu'il ait été élevé dans l'obscurité<sup>39</sup> ». Elle trouve la pièce « bien mauvaise<sup>40</sup> », et le sujet « faux en lui-même<sup>41</sup> ». Elle ne lui reconnaît qu'un mérite, « c'est la gaieté<sup>42</sup> ». Elle prédit trois ou quatre représentations : en fait, il y en aura treize, ce qui est un assez beau succès pour l'époque, même si les spectateurs sont très partagés et huent certaines scènes<sup>43</sup>.

Comme le public, ce qui l'a scandalisée, c'est la vulgarité de la pièce, « d'un trivial, d'une indécence atroce », comme cette scène où une mère laisse entendre de manière à peine voilée à son futur gendre qu'elle ne craint pas qu'il essaie d'embrasser sa fille en le laissant seul avec elle, ou cette autre scène où la femme de chambre Lisette « soutient à sa maîtresse que son mari prend Babet pour lui », ou encore

---

36. 1<sup>er</sup> janvier 1747 ; v. aussi 8 janvier 1747. Voir Destouches, *Œuvres de théâtre*, Pault père, 1736-1745, 8 vol. en 5 tomes, tome V, p. 241-399. Selon Destouches, il avait renoncé à faire jouer ses pièces en raison de « l'incapacité de la plupart des acteurs comiques, qui n'ont plus que les talents nécessaires pour faire tomber la meilleure pièce » (*Recueil de lettres inédites [...] adressées à Danchet*, Clermont-Ferrand, [1866,] p. 5, lettre du 7 mars 1744).

37. *Œuvres de théâtre*, V (1745), p. 227-358 ; 1<sup>er</sup> janvier 1747.

38. Elle y assiste deux fois : le 11 février 1750 et 3 mars 1750. La seconde fois, elle y accompagne Mlle Quinault, la salle est comble, mais la pièce ne lui semble pas meilleure. « Si cela est applaudi, écrit-elle en pensant aux chances de succès de *Cénie*, nous devons tomber comme canards. »

39. *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, éd. Tourneux, Paris, 1877-1882, 16 vol., I, p. 417.

40. 11 février 1750.

41. 22 avril 1750.

42. 13 mars 1750.

43. 12 février 1750. Voir aussi *Correspondance littéraire*, I, p. 414-417, et en particulier la conclusion de l'article : « Cette doctrine a également déplu aux roturiers, aux gens de goût et aux philosophes. [...] Cette comédie [...] est si faiblement écrite qu'il n'a pas été possible de lui donner de la célébrité. »



celle où Mathurine propose tout de go à l'intendant Guérault de l'épouser<sup>44</sup>. « En général, conclut-elle le 12 février 1750, cette pièce est pleine d'obscénités, de grossièretés. On pourrait en ôter sept ou huit scènes sans rien toucher au reste. Nul intérêt, une billebaude de conduite où l'on ne comprend rien. Point de rôle, point de caractère que celui de la vraie Babet, qui est joli quoiqu'à la grosse brosse, et la fermière, si elle était moins indécente. *Dixi.* »

Les réactions de Devaux au jugement de son amie sont intéressantes. Car même quand il émet des réserves, il sait être à la fois plus nuancé et plus profond. Certes, il reconnaît que la pièce a des défauts : « Ce n'est plus le ton du jour et quoi qu'en dise Saint-Lambert qui la trouve écrite comme la comédie doit l'être, je ne suis nullement content du style qui ne me paraît jamais noble et rarement décent, plus rarement encore noble et ingénieux. Ce n'est pas même son ton du *Philosophe marié*. Les caractères ne sont point frappants et peu frappés. » Il trouve aussi qu'elle contient d'insupportables longueurs. Mais il ajoute : « Je suis beaucoup plus content de l'intrigue où l'on reconnaît une main habile. Elle est bien soutenue et bien débrouillée. Il est vrai que le sujet qui est très bon y aide beaucoup. J'ai ri à quelques scènes et pleuré à quelques autres<sup>45</sup>. » Enfin, il est clair que Devaux et sans doute son ami Saint-Lambert trouvent qu'une comédie doit être comique, comme l'était sa propre pièce, *Les Engagements indiscrets*.

Parmi toutes ces critiques plus ou moins sévères, on pourrait s'étonner que Mme de Graffigny n'admire pas *Le Glorieux* de 1732 et ne se reconnaisse aucune dette envers cette pièce. Cette comédie peut en effet être classée dans la même catégorie que *Cémie* : elles ont en commun moralité, caractères vertueux, profusion de sentences, scènes touchantes, fictions romanesques, complications familiales et dénouement artificiel. Mme de Graffigny aurait sans doute accepté la déclaration de la préface du *Glorieux* : « J'ai toujours eu pour maxime incontestable, que quelque amusante que puisse être une comédie, c'est un ouvrage imparfait et même dangereux, si l'auteur ne s'y propose pas de corriger les mœurs, de tomber sur le ridicule, de décrier le vice, et de mettre la vertu dans un si beau jour, qu'elle s'attire l'estime et la vénération publique. » On peut noter pourtant deux différences

44. Respectivement I, 7, I, 3, et II, 5.

45. 18 avril 1750, Dainard, X, p. 480, note 11.

majeures entre les deux pièces : *Le Glorieux* est avant tout comique, alors que *Cénie* l'est très peu, et se caractérise essentiellement par l'expression de sentiments ardents. Mme de Graffigny se conforme par là au goût du public qu'elle évoque le 30 août 1742 : « Le diable du larmoyant les possède ; on ne veut absolument plus rire à la comédie. » Lorsqu'elle compose *Phaza* pendant l'automne de 1750, elle déclare que cette petite pièce « sera aussi chaude que *Les Péruviennes* », « une pièce toute d'amour et d'amour chaud », parce que « tout ce qui est chaud et bien écrit plaît<sup>46</sup> ». C'est pourquoi, en dépit de ses similitudes avec *Cénie*, *Le Glorieux* lui paraît si froid. Il faut pourtant signaler que, si la « froideur » du *Glorieux* a endormi Mme de Graffigny, cette comédie a mieux réussi que *Cénie*. Lors de sa première saison, elle eut 30 représentations (contre 25 pour *Cénie*, mais rappelons que la mort de l'acteur Roseli en causa la chute prématurée), elle fut jouée 296 fois (contre 65 pour *Cénie*), et elle resta au répertoire presque tous les ans jusqu'en 1830, alors que le succès de *Cénie* en 1750-1751 fut suivi de son absence de la scène pendant trois ans et qu'elle en disparut en 1762<sup>47</sup>.

Autre défaut majeur de Destouches pour cette Parisienne d'adoption, son « provincialisme », qu'il a d'ailleurs en commun avec Devaux<sup>48</sup>. Dès 1727, il s'est en effet établi au château de Fortoiseau, non loin de Melun, ce qui lui a fait perdre, selon elle, « un certain ton<sup>49</sup> ». Aussi ne s'étonne-t-elle pas en 1744 que « depuis qu'il y est, deux de ses pièces so[ie]nt tombées », et l'on doit s'attendre désormais à ce que « toutes celles qu'il donnera tomberont<sup>50</sup> ». En 1729, Destouches lui-même reconnaît les désavantages d'être éloigné de la capitale : « La campagne me fait oublier la connaissance des mœurs. [...] Il faut vivre au milieu du monde pour le représenter<sup>51</sup> », et constate que ses pièces

46. Respectivement 21 octobre 1750 et 3 novembre 1750. Signalons que La Beaumelle trouve dans *Cénie* « un feu, une chaleur d'un bout à l'autre qu'une femme seule est capable de conserver à une intrigue » (*Correspondance générale*, éd. Bost et al., Oxford, Fondation Voltaire, vol. III, 2007, p. 161, lettre 630).

47. Alexandre Joannidès, *La Comédie-Française de 1680 à 1920*, Paris, Plon-Nourrit, 1921, pp. 33 et 49, et Henry C. Lancaster, *The Comédie-Française (1701-1774)*, Philadelphia, 1851, *passim*.

48. 1<sup>er</sup> janvier 1747 : « Tu es dans le cas de Destouches, mon ami : les lunettes de province n'atteignent jamais jusqu'aux objets de Paris. »

49. 6 septembre 1747.

50. 3 août 1744.

51. Paul Bonnefon, « Nicolas Destouches intime », *R.H.L.F.*, 14 (1907), p. 637-695 [p. 663].

ne sont plus à la mode. Mais derrière la modestie de façade, pointe la nostalgie : « Le goût est absolument changé. La simple nature est bannie de la scène ; on n'y veut plus que de l'esprit ; de l'esprit partout ; de l'esprit à quelque prix que ce soit. Offrez aux acteurs une pièce où l'on ne court point après l'esprit, et où on ne veut en avoir, qu'autant que le sujet et l'occasion l'exigent, l'ouvrage leur paraît gothique<sup>52</sup>. » L'on voit bien que le vieux dramaturge regrette ici un bon vieux temps que sa correspondante envoie allègrement aux oubliettes, et l'on croirait entendre revivre le dialogue entre Alceste et Oronte dans la fameuse scène du sonnet<sup>53</sup>.

Il arrive pourtant à Mme de Graffigny de louer les comédies de Destouches, notamment pour leur gaieté, et assez contradictoirement, elle a toujours envie de le lire et de le faire lire. Le 20 novembre 1746, songeant à se remettre à la pièce qui sera *Cénie*, elle reconnaît même implicitement en Destouches une source d'inspiration, sans plus de précision toutefois : « Tu me donnes bien grande envie de voir le dernier tome de Destouches, mais je ne saurais l'acheter. J'en aurais pourtant bon besoin pour me mettre sur le ton, car dès que j'aurai fini *Zilie*, je me mets à ma pièce. » Et elle fait la recommandation suivante à Devaux : « Au nom de Dieu, lis Destouches au moins une demi-heure avant de travailler [à ta pièce]. Cela donne le ton<sup>54</sup>. »

Gaieté donc, mais froideur et ton provincial mal défini : en dépit d'une curiosité assez constante pour l'œuvre de Destouches et de quelques contradictions, Mme de Graffigny n'accorde somme toute au dramaturge qu'une estime extrêmement modérée. Cette attitude change-t-elle lorsqu'elle fait la connaissance de l'auteur ? Entre 1750 et 1754, période de leur échange épistolaire, son jugement devient un

---

52. « Troisième lettre à M<sup>r</sup>. l'abbé de \*\*. Sur le goût », dans *Œuvres*, La Haye, Gibert, 1754, 10 vol., X, p. 68. Voir aussi la préface du *Glorieux*. Il y félicite le public sur « le goût qu'il fait toujours éclater pour les ouvrages qui ne tendent qu'à épurer la scène, qu'à la purger de ces frivoles saillies, de ces débauches d'esprit, de ces faux brillants, de ces sales équivoques, de ces fades jeux de mots, de ces mœurs basses et vicieuses, dont elle a été souvent infectée, et qu'à la rendre digne de l'estime et de la présence des honnêtes gens ».

53. *Le Misanthrope*, acte I, scène 2 : « Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles, / Et vos expressions ne sont point *naturelles*. / [...] Ce style figuré, dont on fait vanité, / Sort du bon caractère et de la vérité : / Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure, / Et ce n'est point ainsi que parle la *nature*. » L'italique est de nous.

54. 19 juillet 1747. La pièce en question est *Les Portraits*, plus tard intitulés *Les Engagements indiscrets* (1752, publiés en 1753).

peu plus favorable. C'est par l'intermédiaire de Mlle Quinault que Destouches fait les premiers pas. Le 11 décembre 1750, il envoie à l'actrice une lettre évidemment destinée à être montrée à son amie. Il y fait l'éloge de *Cénie* qu'il dit avoir « dévoré deux fois » et qui, d'après lui, « enrichit la scène d'un excellent modèle<sup>55</sup> ». Visiblement enchantée, elle lui répond dès le lendemain. C'est la première de ses lettres à Destouches et la seule à être conservée. Elle lui exprime la « charmante satisfaction » qu'elle éprouve toutes les fois qu'elle le lit. « Ce bien-être, poursuit-elle, m'est trop cher pour ne pas le répéter souvent<sup>56</sup>. »

Elle éprouve alors un intérêt nouveau pour la production de son nouvel ami. Elle ne manque aucune de ses comédies lorsqu'elles sont reprises, et cela même lorsqu'elle les a déjà vues plusieurs fois, et en fait un compte rendu élogieux. Le 28 mai 1751, c'est *Le Philosophe marié* en compagnie de Mme Helvétius, dont le mari « est à peu près dans la même position qu'Ariste<sup>57</sup> », c'est-à-dire un philosophe qui se marie à contrecœur. Le 2 juillet suivant, elle va revoir la même pièce dans la loge grillée avec Turgot, qui en tant qu'abbé, ne veut pas se montrer au théâtre. Le 16 mars 1753, elle y retourne encore avec une amie anglaise<sup>58</sup>. Le 16 septembre 1752, elle revoit Bellecour dans *Le Glorieux* afin de faire voir une pièce de haut comique à une amie de passage<sup>59</sup>. Enfin, en mars 1753, elle revoit *La Force du naturel* et reconnaît que cette comédie l'a amusée<sup>60</sup>, même si elle dit ne pas être surprise qu'elle n'ait eu que cinq représentations.

Sans doute est-ce en raison de ce regain de faveur qu'en août 1752 elle a l'idée de demander à Destouches de rédiger pour la cour de Vienne une pièce dont elle a élaboré le canevas. Malheureusement, le résultat lui en paraît inacceptable : « J'avais envoyé mon plan au bonhomme Destouches. Il m'a renvoyé hier la pièce toute faite, mais si

---

55. Bonnefon (art. cité, p. 691) en a publié un extrait tiré d'un catalogue de vente, mais il indique à tort que Mme de Graffigny en est la destinataire. Voir aussi Dainard, XI, p. 292, note 1.

56. British Library, Add. Mss. 23102, f. 101 (fragment) ; Dainard, XI, p. 292.

57. 28 mai 1751. La citation est tirée d'une lettre de Devaux du 3 juin (Dainard, XI, p. 573, note 14). C'est apparemment son propre dilemme que Destouches a mis en scène : son mariage est resté longtemps secret.

58. 17 mars 1753.

59. 17 septembre 1752.

60. 6 mars 1753.

plate, si bassement écrite, si détestablement écrite, que je n'en puis garder un seul mot, mais pas un. [...] Ah, je veux que tu voies cette besogne de Destouches et la lettre qu'il m'a écrite, afin que tu connaisses une bonne fois l'impertinente présomption des hommes<sup>61</sup>. » Effectivement, Destouches est fier de son travail. Il en demande au moins trois fois des nouvelles et en vante les mérites : « Si j'ai jamais bien espéré d'un ouvrage, c'est de celui-là [...] Jamais pièce ne fut plus comique<sup>62</sup>. » Mais elle se garde de lui dire ce qu'elle en pense et met fin à leur éphémère collaboration.

Ainsi, malgré quelques changements de ton, le jugement de Mme de Graffigny sur Destouches reste globalement négatif. Pendant les quatre années que dure leur amitié épistolaire, qui sont aussi les quatre dernières années de la carrière de Destouches, on ne joue qu'une seule pièce nouvelle de lui. C'est *Le Dissipateur*, comédie en cinq actes et en vers, publiée en 1736 et jouée six fois en 1753. Le 23 mars 1753, Mme de Graffigny, qui assiste à la première, en fait le rapport suivant à Devaux : « Jusqu'à la fin du cinq la pièce était tombée ; de là, le plus beau succès. Ah, que le public est drôle ! » Cinq jours plus tard, elle ajoute : « Ma foi, elle est d'un bien mauvais ton, et La Noue ne la relève assurément pas. » Nous n'avons pas les lettres de Devaux pour cette période, mais il a dû réagir, car le lendemain Mme de Graffigny lui répond : « Tout ce que tu dis du *Dissipateur* est bien vrai ; aussi t'ai-je mandé qu'il était tombé pendant 4 actes et demi. C'est la scène du valet qui veut servir son maître pour rien qui a fait remuer les pieds et les mains, comme si elle n'était pas mieux dans *L'Enfant prodigue*. Je ne sais guère de pièces au-dessous de celle-là. Mais le nom de Destouches y pare, on l'aime, et la plupart des applaudisseurs croient que cela doit être bon<sup>63</sup>. » Littérairement, on ne saurait être plus sévère, mais humainement elle se range du côté du public.

---

61. 6 août 1752. Elle demandera le même service à Jean-Jacques Rousseau, puis à Antoine Bret, avant de rédiger elle-même cette pièce intitulée *Les Saturnales*. Pour la version faite par Destouches, voir G.P., XCIII, p. 231-270, et pour toute cette affaire, voir English Showalter, *Madame de Graffigny and Rousseau: between the two « Discours »*, SVEC 175 (1978), p. 115-180.

62. Lettres du 3 et du 26 août 1753, BnF, n. a. fr. 27632, f. 12v. et 17r.

63. 29 mars 1753. Voir *L'Enfant prodigue* de Voltaire, acte III, sc. 6. Laharpe croit que le fond du *Dissipateur* est « si essentiellement faux que le bon sens ne peut s'empêcher de le rejeter » (*Lycée*, Paris, Didier, 1834, 2 vol., II, partie 1, p. 289).

Pendant la même période, Destouches publie plusieurs pièces, sans toujours réussir à les faire représenter. Parmi celles-ci, on compte *Le Jeune Homme mis à l'épreuve*, comédie en cinq actes et en prose qui paraît chez Prault au début de 1751. Mme de Graffigny se la fait lire et en envoie un exemplaire à Devaux<sup>64</sup> qui est enthousiaste : « Oserais-je vous le dire ? Les dernières scènes m'ont fait fondre en larmes. J'aime les caractères du père et du fils, ils sont neufs et bien soutenus. Je suis de votre avis sur tout le reste. J'ai peine à supporter le ton plat et ignoble de tout l'ouvrage, mais tel qu'il est, c'est celui d'un homme de grand talent qui n'est plus de son siècle<sup>65</sup>. » Le 27 février, Mme de Graffigny répond : « Je ne pense guère loin de toi sur la pièce de Destouches. On y voit très bien la main de maître, et le cinq m'a touchée, en me faisant sentir tout ce qu'on aurait pu faire d'un si bon sujet. » Mme de Graffigny se fait lire un autre de ces textes imprimés, pièce en un acte intitulée *Le Dépôt*. Le lecteur n'est autre que le fils de Destouches, Philippe-François, mousquetaire stationné à Paris, qui lui rend plus souvent visite que ne fait son père. Elle la trouve « assez jolie, bien conduite, mais froide<sup>66</sup> ».

Après la mort de Destouches, survenue le 4 juillet 1754, le Théâtre-Français honore sa mémoire en représentant certaines de ses pièces. En novembre 1755, on rejoue trois fois *L'Obstacle imprévu*, qui datait de 1717. Mme de Graffigny y assiste et l'admire beaucoup, mais non sans réserves : « Ah mon Dieu, que cela est bretaudé [inégal] ! Elle est jouée divinement par tous les grands acteurs. On y rit à beaucoup d'endroits et l'on est transi de froid<sup>67</sup>. » En 1756, on redonne *Le Glorieux*, et Mme de Graffigny le voit pour la quatrième fois<sup>68</sup>. Enfin, à peine un mois avant la mort de Mme de Graffigny, on reprend *Le Médisant* qui n'a pas de succès<sup>69</sup>.

Mme de Graffigny ne semble apprécier chez Destouches que sa gaieté. Si elle aime assez *Le Philosophe marié* et *Le Glorieux* pour aller les voir à plusieurs reprises, ses pièces lui paraissent froides et démodées ;

64. 3 février 1751.

65. 21 février 1751, Dainard, XI, p. 421, note 7.

66. 3 mai 1752. Cette pièce ne sera publiée qu'en 1757 dans ses *Œuvres dramatiques*, Paris, Imprimerie royale, 1757, 4 vol., IV, p. 687-740.

67. 7 septembre 1755.

68. 31 mars 1756.

69. 15 et 18 novembre 1758.

elles ne sont pas assez sérieuses pour son goût et il y manque l'essentiel, l'ardeur des sentiments. Un adjectif résume à lui seul le peu d'estime qu'elle leur accorde : elles sont « provinciales ». Après avoir fait la connaissance de l'auteur, elle reconnaît pourtant que certaines de ses pièces sont amusantes et même émouvantes. Mais elle ne rejoindra jamais Devaux dans son admiration pour Destouches, qui lui sert de modèle : pour lui, ses comédies sont bien construites, bien versifiées, parfois touchantes, et possèdent une qualité essentielle, le comique. On peut voir dans cette différence d'appréciation toute la distance qui sépare le goût traditionnel de l'amateur provincial qu'était resté Devaux en dépit de ses rares incursions dans la création, et celui d'une Mme de Graffigny, Lorraine devenue Parisienne, convertie à la modernité, et tentant avec un certain brio de se conformer au goût nouveau<sup>70</sup>.

---

70. Pour l'article mentionné au début, voir « La Correspondance de Destouches avec Madame de Graffigny », *RHLLF*, 2012, n° 3, p. 627-650. Voir aussi « Vingt-quatre Lettres de Destouches à Madame de Graffigny », édition publiée sur le site du projet Graffigny : [www.french.chass.utoronto.ca/graffigny/backgrnd/destches.pdf](http://www.french.chass.utoronto.ca/graffigny/backgrnd/destches.pdf)